

BENJAMIN BOUFFAY

LA LÉZARDE

Le Cœur à cran d'arrêt

BENJAMIN BOUFFAY

LA LÉZARDE

Le Cœur à cran d'arrêt

Elle s'est assise
en travers de mes jambes
je sens le poids de ses fesses prises serrées
dans le nylon noir
elle regarde ma bouche
les yeux de la pudeur se referment
pour laisser entrer la nuit étoilée dans son corps
sa main s'en va sous mon sourire

Elle écarte les genoux
selon la prescription ancestrale des astres de feu
ma caresse touche au bord de sa vertu
les vapeurs des grandes lignes
elle penche en faveur de la morsure au cou
de la balle traçante et de la désertion
elle penche à coup sûr vers le jardin détaché

Je la suis
dans les déclinaisons de ses fulgurances
là où l'empreinte me soulève de joie
elle fissure la coquille calcaire et foisonne

*

L'orange sombre
qui se dilate au-dessous de l'abat-jour
coule sur sa poitrine et ses mains
un chat ronronne entre ses jambes
son corps félin en l'effleurant

charge sa peau de nuages
d'électricité statique
ses poils humides luisent
les parfums confondent
les sens désorientés

*

Je regarde osciller ses seins
au rythme de sa respiration
dans l'espace délimité par la lumière
sa gorge rougit
ses lèvres s'entrebâillent
son visage s'arque
quand le chat grimpe sur son ventre et s'y blottit
sa queue sinuant sur le collant
c'est le jeu du chat et de celle qui sourit

*

La gentiane éclot
un papillon dans le thorax
des griffes au bout des doigts
pour crever le ventre du soleil
et déverser sa lave incendiaire

*

Avec une délicatesse de révérence
elle s'assoie devant sa psyché

se déchausse
et pose le bout d'un pied voilé de nylon gris
sur l'étain glacé du miroir
la silhouette de ses orteils s'y dessine
estampe de buée
apparue au contact de sa chaleur
on voit alors
le point de convergence
des rayons de la pleine lune
sur son double inversé
diffuser le désir dans sa pâle évidence
le tempo du poème s'ouvre pour un été

*

Te voyant je verrai
le futur de l'étoile
qui pousse au bout
de la tige de tes yeux
je pourrai alors te ravir
aux espaces rouge et noir
de tes convictions sanguines
et de tes répulsions
je trouverai la beauté
au fond des précipices
accroupie par-dessus
des ruisseaux de couleur

elle aura ta façon
de surprendre dans l'air
les sémaphores du lys
et de la liberté
en toi nous serons deux
pour un seul épiphane

*

Une fois n'est pas
coutume tu me couds
les paupières
avec le fil de ton histoire
d'amours violettes
couvertes de bleuets
ta douce odeur de femme (*Joyce Mansour*)
me tient par le bout du nez
et pénètre dans mes poumons
de là passe dans mon sang
fonce au cœur
et fait le tour de mon corps fou de joie
ta langue disperse des aiguilles
le long du chemin qui relie
le soleil blanc au soleil noir
tes pointes bornent notre domaine
tes lèvres font ce qu'elles disent
de leurs sables mouvants

*

Je te respire
tourbillonnant dans mes blessures
mon cœur tape à la cloison
je te respire
le goût salé des branches basses
le gingembre et la cigüe
les impulsions électriques
le crépitement du nylon noir
je te respire
eau de Cologne colonne cambrée
mes doigts fabulent sur tes hanches

*

Tu as pris soin d'ouvrir la fenêtre
sur la galerie de la nuit
l'air blond des premières métaphores
est venu souffler le désordre
sur tes joues

Tu as entrouvert les lèvres
l'émail reflétait la lumière de la lune

Le soleil lui s'était couché entre tes seins
depuis plus d'une heure
et avait disparu sous ton nombril
tu sentais encore sa chaleur

quand tu posais la paume de ta main
juste en dessous

Tu as dit
c'est par là que le soleil renaît chaque matin
et que les montagnes dessinent
leurs ombres chinoises bleu pourpre sur l'horizon

Un soleil liquide amer
s'écoule sur la terre
dans les ruisseaux
sur les visages
offrant un spasme d'orgueil
comme une clarté soudaine

*

Le soir tombe au pied des cèdres
ses jambes ouvrent le bal de l'hiver
le voile induit sa géométrie sensuelle
je l'aime jusqu'à la nausée
jusqu'au haut-le-cœur

*

Mes images sont dépassées
par la composition en éclair
de tes regards
à l'infini tes sébiles ivoire
leur combustion légère

la toile qui les retient
jusqu'au déchirement du ciel
ma douleur et ma pulsion

Mes phrases sont fragiles
dans l'alentour de tes jambes
elle nouent des jarretelles noires
tissent ta peau de soie
promettant des aurores
qu'elles n'atteindront pas
sinon en elles-mêmes
sinon en émoi
mes mots sont impuissants
devant ton sexe-soleil

*

Elle fend la partition avec une note basse
je lui trouve un chemin

Elle me fait jeter les dés
je la divise en facettes

Elle reprend la main
je lui lâche la bride

Elle se retourne les paupières
je baise l'iris bleu de ses froides saisons

Elle apprend à alunir
je la couvre de mauves

Elle s'assoit sur ma langue
je formule une règle

Elle me dit des mots inviolables
je l'entoure d'antidotes

Elle s'humecte les plis
j'aquarelle son sourire

Elle avise les virages
je la suis dans son cône lumineux

Elle froisse la peau des lieux saints
je tire sur une cigarette imaginaire

Elle change les parures de la nuit
je lui tends sa métaphore

Elle caresse une exploration
je lui prépare un sortilège

Nous jubilons à la tierce à la quinte
puis à l'unisson

*

J'entends le froufrou
du micro sur le coton

de son débardeur
et le ronronnement
d'un chat
j'entends la respiration de son silence
sa montre connectée enregistre son rythme
cardiaque
elle produira sa courbe comme attestation

*

Ce soir
je doute des premières fois
ta langue creuse mon oreille
une colonie de fourmis
explore les pores de ma peau
tu tiens les rênes à la française

*

Je crois que tu n'as pas conscience de la lumière
tu t'accroches à la neige
et à des morceaux de ciels bleus
l'image est toujours la même
avec son déroulé de gestes
ses tensions et ses froissements
les matières changent à peine
ainsi font les couleurs
et le taux d'humidité dans l'air

*

La lumière entrait par un minuscule trou
percé par une aiguille
dans le papier de riz de la nuit blanche
ce n'était pas suffisant pour y voir clair
dans le jeu des jambes et des regards
reprenant les courbures
elle remontait la nuit des temps
elle dégrafait ses étoiles
et laissait libre cours à l'obscurité
elle armait des vaisseaux
sur cette rivière insondable
qui appareillaient au petit matin
les cales remplies de vigueurs nouvelles

*

Joyce porte son nom dans mes poèmes
elle y pénètre en Cléopâtre gainée d'or
le fard bleu de son regard
couve les métaphores
et fait mûrir le vin opaque
dans le cristal de son désir
elle en appelle au sable
et lui ordonne des concrétions phalloïdes
qu'elle bouleverse de son flagellum
sa bouche mord dans le vers

jusqu'au sang ses dents noircissent
ses yeux fondent sur ses proies
l'amour sort enfin de sa tombe

*

Sans chercher à convaincre
sans désir de monétiser
son chant minéral
je remplis ma bouche
du brasillage de sa surface
j'apprends sa langue
à sa muqueuse rieuse
d'ondine diaprée

*

Sève lourde sève lente
le réel parasite les sens

Sève lourde sève lente
tu devines une ombre derrière
les corps surexposés

Sève lourde sève lente
cette ombre doit grandir
cette ombre est ton salut

Sève lourde sève lente
cette ombre densément noire ondule

Sève lourde sève lente
il n'y a pas d'échappatoire sinon le rêve

Sève lourde sève lente
un sang épais transporte l'oxygène
charrie la vie
par les nervures des granits

Sève lourde sève lente

*

Tu as pris le sort en sens inverse
tu as compté à rebours les sept lieues
qui nous séparaient
tu as tranché
la mainmise du fouet sur l'agneau
libérant les vulcains
aux symétries sensuelles
chorégraphiant la vie sur ma langue
pavoisée aux couleurs
d'anarchies éoliennes
que ne viens-tu
toi que je loue
toi que j'adore dans ce noir total

*

Je retourne fouiller les pages des recueils
je soulève les mots j'extrait une image

je brouille les pistes qui pourraient
te conduire à moi
je me calfeutre et attends
ton sexe brille sous le reflet des rayons du soleil
sur la lune
ourlets de porcelaine rose
point de feu des animaux incandescents

*

Ta hanche oriente la lumière
vers l'intérieur
dans cette espace de poudre
qu'est la conscience
les matins ne ressemblent plus
à des rayons de supermarché
sous des diodes électroluminescentes
les jours n'ont plus la transparence docile
des alentours de l'ennui
et les nuits poussent tous les murs
je t'aime en imitant les blasons
le reste du monde est vide
quand nous ouvrons les bons livres
nous pouvons nous réfugier
dans le creux du temps
tes lèvres d'été au collet
le sceptre de ton rire à la main
des passes de caresses colorées
pour unique horizon

*

Je pense à l'enivrement végétal
dans le jardin de tes passions
aux oranges amères
aux jeux troublés des raisons équivoques
qui nous poussent aux limites
des soleils noirs et or
à ce que nous pourrions faire advenir
si simplement
je pense aux îles diaprées des géographies
baudelairiennes
où mon désir se réfugie quand le monde
est dévasté
aux architectures éoliennes des poèmes
que nous lisons
pris dans l'élan de la jeunesse
je t'aimerai toujours dans leur sillage

*

Je rentre en moi et t'y retrouve
dans une image aménagée aux multiples
dimensions
tu augmentes le volume des couleurs
tu agrandis les yeux des murs
tu rythmes nos respirations sur l'odeur
de l'amandier

j'entonne les chansons de gestes
j'aborde sur l'île des confins
les lignes végétales de ton allégorie
la transpiration depuis la pointe des feuilles
c'est en toi que tout recommence

*

Au lieu mouvant
dans ce huis-clos
de satin et de frangipane
que tu offres
je suis au centre de l'univers
je vois le début et la fin
qui se retournent et qui se nouent
l'un à l'autre

*

Une paupière d'eau s'ouvre
et laisse filer le merveilleux
une salamandre passée
par un feu de tendresse

Tu te lies aux étoiles
tu te lies aux volcans
tu te lies aux oiseaux
aux prunelles
aux aurores

Je te demande la clé des champs
dans le langage des yeux
et des doigts palpitants

Tu m'ouvriras le soleil
et le tombeau des rois
que je ne quitterais pas ta peau

*

La secousse pressentie
a eu lieu
contre l'ombre chinoise d'une fleur nue

Elle a pris la peine par magie
et l'a soustraite aux
il y aura une fois

Spectrale et splendide
la roue de sa poitrine
s'est ouverte

Ma main s'est baignée dans l'océan
depuis le dériveur

Lignes de forces
pulpes
éclats de chairs

Jours éboulés
la lézarde laisse passer la lumière

Photographie de couverture : Anne Balaguier
© Le Cœur à cran d'arrêt, Lyon, 2024

